

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

Editeur-Propriétaire:

Rédacteur

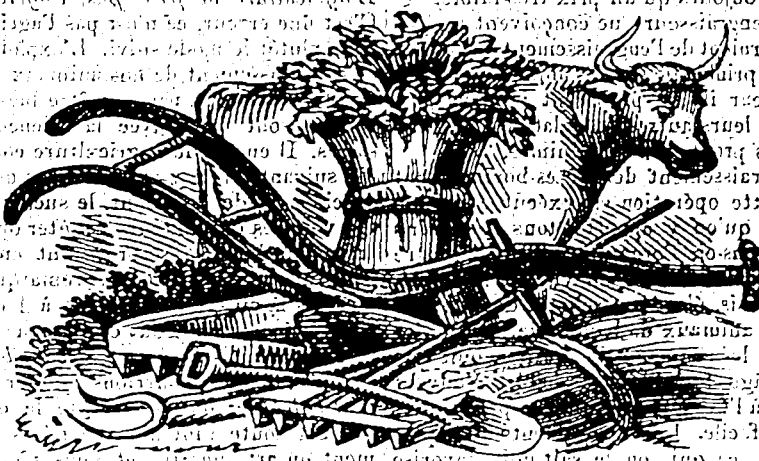
FIRMIN H. PROULX

D. SCHMOUTH

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau un mois d'avance. Les arriérages devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, doivent être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES
Les insertions se font par ligne, 5c par ligne, etc. 3c par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales. Les annonces de ceux qui désirent se dresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première. Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PRIÈRE A NOS ABONNÉS RETARDATAIRES DE PAYER AU PLUS TOT.

SOMMAIRE

Causerie agricole: Conditions économiques de l'engraissement des animaux.

Revue de l'année 1872. (Suite).

Sujets divers: A propos de l'instruction agricole. — Des écuries. — Désinfection des écuries, état de ventilation, cas de maladie épizootique. — Rigoles des champs perfectionnés. — Deux bons exemples pour les soins à donner aux fumiers. — Enseignement agricole mutuel. — Influence des mauvais chemins sur l'hygiène des animaux domestiques qui les fréquentent. — Nourriture des bêtes bovines avec des feuilles de frêne.

Petite chronique: Election des officiers de la Société d'agriculture du comté de Beauce. — Exposition de volailles.

Recettes: L'odeur de la transpiration. — Conservation des fromages.

Annonce: Loterie en faveur de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Jésus.

CAUSERIE AGRICOLE

CONDITIONS ÉCONOMIQUES DE L'ENGRAISSEMENT DES ANIMAUX.

Nous nous sommes déjà souvent occupé de l'engraissement des animaux; cependant l'importance du sujet nous oblige aujourd'hui à y revenir pour l'étudier au point de vue des avantages économiques que doit en retirer notre agriculture nationale.

Économiquement parlant l'engraissement des animaux est le moyen de transformer en viande les fourrages et quelques autres produits de la terre. Les produits végétaux sont généralement d'une vente assez difficile, tant par la difficulté de les transporter à une grande distance que par les faibles

prix que les acheteurs en offrent. Ils sont des plus encombrants; les foin et les racines surtout ne peuvent être vendus que dans un cercle très restreint, de sorte que les cultivateurs placés aux portes des villes sont à peu près les seuls qui puissent les transporter sur les marchés et en obtenir des prix rémunérateurs. Dans toute autre situation le commerce de ces dernières denrées sur une grande échelle est à peu près impossible; à moins de les sacrifier.

La viande, au contraire, se transporte avec une extrême facilité, et si elle est grasse et de bonne qualité, elle se paie toujours un prix fort élevé. A notre avis, tous les agriculteurs éloignés des grands centres de population devraient être de grands producteurs de denrées animales, de beurre, de fromage, de laine et surtout de viande. Plusieurs localités dans la Province de Québec se sont enrichies avec la production de la viande, tandis que nous n'en voyons aucune qui s'y soient ruinées. Cependant un grand nombre de cultivateurs regardent cette spéculation comme très peu lucrative, et ne s'y livrent que comme occupation secondaire, afin de se débarrasser, sans trop de sacrifices, de leurs bétails trop vieux ou trop défectueux.

Cette antipathie, cette répugnance à entreprendre l'engraissement des animaux n'a certainement pas sa raison d'être, du moins dans la plupart des cas; elle est irrationnelle et comme telle, ne saurait soutenir l'examen d'un esprit attentif et sérieux.

L'expérience des cultivateurs, qui ne font de l'engraissement que par occasion, dans le but de livrer à la boucherie des animaux usés ou mal conformés, ne peut être apportée comme argument; car cette expérience n'a aucune valeur. En effet, on engraisse une vieille vache épuisée par une longue lactation, on engraisse un vieux bœuf usé par un travail long et pénible, ou bien un jeune animal si débile qu'il dépérirait le troupeau si on y faisait. On comprend que ces animaux ne peuvent payer bien complètement le producteur de toutes les dépenses qu'il a faites pour les

ROYAL J. B. L. H. Imelin, Hôpital-Général de Québec

engraisser et de tous les soins qu'il a pris d'eux. Dans des conditions aussi défavorables, l'engraisement ne peut être profitable. Ces animaux consomment beaucoup et n'arrivent que lentement à un bon état de graisse. En outre, leur viande est de médiocre qualité, dure, coriace, peu succulente et par conséquent peu estimée des consommateurs qui n'en offrent toujours qu'un prix très-faible.

Dans nos endroits, les engraisseurs ne conçoivent pas les profits élevés qu'ils retireraient de l'engraisement des bœufs opéré comme spéculation principale sur des animaux propres à ce genre d'utilisation; car ils ne préparent pour la boucherie que les rebuts de leurs autres spéculations, et il ne faut pas s'étonner si leurs profits sont si minimes.

Les résultats de l'engraisement des bêtes-bovines sont bien différents lorsque cette opération est exécutée comme spéculation principale et qu'on y apporte tous les soins qu'elle réclame. Dans ce cas-ci, l'organisation se concentre vers cet unique objet, tout est disposé en vue de la favoriser. Les animaux sont choisis, élevés ou achetés dans le dessein exprès d'en faire des animaux de boucherie. On ne les laisse pas vieillir et on ne les soumet à l'engraisement que lorsqu'ils ont atteint l'âge le plus convenable. Souvent même, ils sont améliorés à l'avance, rendus plus précoces et d'un engraisement plus facile. Leurs logements sont plus confortables, plus chauds, ce qui, on le sait déjà, favorise considérablement l'opération. Enfin, la culture elle-même est faite afin de donner à ces bestiaux l'alimentation la plus convenable, la plus nutritive, la plus succulente et en même temps la plus variée.

On a des exemples des avantages obtenus par cette manière d'opérer chez un assez grand nombre de nos engraisseurs canadiens. Dans quelques-uns des comtés des Townships de l'Est surtout, l'art de l'engraisement a atteint un haut degré de perfection. Là, on a commencé par se procurer de quelques-unes des meilleures races de boucherie connues de nos jours: le Durham, le Devon, et le Hereford forment une partie notable de la population bovine de ces localités, puis au moyen de croisements judicieux on a beaucoup amélioré la race commune du pays en vue de la boucherie. Après ou plutôt en même temps que ces soins étaient apportés dans le choix et la formation des animaux d'engraisement, la culture fourrissait de bon foin, des navets, des fourrages verts auxquels on ajoutait une certaine quantité de farine de grains et du pain de lin.

Avec cette alimentation abondante, riche et succulente, l'engraisement marche avec rapidité; les bestiaux croissent rapidement en volume et en valeur, et en cinq mois on fabrique du bœuf qui fait l'admiration des consommateurs les plus difficiles de nos villes. Ce bœuf atteint généralement le prix moyen de 10 à 12 centins la livre et souvent se paie de 15 à 20 centins. Ces prix sont bien éloignés de ceux obtenus par le bœuf engraisé presque exclusivement au foin, lesquels prix ne dépassent pas dans les meilleures saisons 8 centins la livre.

En suivant la méthode d'engraisement pratiquée dans les townships de l'Est, les dépenses sont sans doute plus considérables; mais en revanche les profits nets sont beaucoup élevés et l'on sait que dans toute spéculation on ne doit pas craindre de faire quelques avances lorsqu'on a la certitude de réaliser des bénéfices proportionnés.

L'efficacité de cette méthode ne saurait être mise en doute, les profits qu'elle procure à ceux qui la suivent en sont une preuve suffisante. On n'en peut dire autant du mode d'engraisement suivi dans nos campagnes. Les produits en sont faibles et de qualité inférieure; tandis que

les dépenses sont relativement fortes. La production de la viande de bœuf est donc alors dans une infériorité marquée; cette infériorité, il faut absolument la faire disparaître, et pour cela il faut se hâter d'adopter les bonnes méthodes.

En maintes circonstances, nous avons entendu crier: *L'agriculture ne paie pas, l'agriculture devient ruineuse.* C'est une erreur, ce n'est pas l'agriculture qui est ruineuse, c'est plutôt le mode suivi. L'exploitation du sol, l'entretien et l'engraisement de nos animaux de rente, bêtes-à-cornes, moutons et porcs, peuvent être lucratifs partout où ces opérations sont faites avec la science et l'intelligence nécessaires. Il en est de l'agriculture comme de tous les arts usuels, suivant qu'on y apporte plus ou moins de connaissances spéciales et de jugement, le succès est plus ou moins grand. On voit des cultivateurs végéter ou se ruiner dans des situations où d'autres se procurent en peu d'années une honnête aisance, comme on remarque des forgerons rester pauvres là où d'autres vivent à leur aise et même font de bonnes épargnes. Tout ou presque tout dépend de l'homme. *Faut-il vaut l'homme tant vaut la terre,* dit un proverbe agricole, et nous pourrions ajouter avec autant de sécurité, *tant valent les animaux.* Que le cultivateur apporte dans son art toute l'intelligence nécessaire, il en fera certainement un art lucratif, et nous n'entendrons plus crier que l'agriculture ne paie pas.

L'engraisement des animaux faisant partie de cet art en subit les lois; il faut qu'il soit bien fait pour être lucratif. C'est ainsi que l'ont compris les engraisseurs des townships que nous avons déjà mentionnés et c'est, nous n'en doutons pas, en grande partie la raison de leur succès en agriculture.

Pour les cultivateurs arriérés qui se plaignent que leur mode de culture ne paie pas, un bon moyen se présente d'augmenter leurs profits, c'est de prendre exemple sur les bons modèles que nous leur offrons. En ce qui concerne l'engraisement des bœufs en particulier la marche est toute tracée et facile à suivre. Qu'ils fassent un meilleur choix des animaux qu'ils désirent engraisser, qu'ils produisent des fourrages ou des aliments plus abondants et plus variés et qu'ils les distribuent copieusement, mais sans gaspillage. Voilà, en quelques mots, la véritable méthode de faire des engraisements qui paieront.

D'ailleurs, en admettant que le mode d'engraisement suivi dans nos campagnes est le seul possible, il serait encore avantageux pour le plus grand nombre d'engraisers. Le fourrage et le grain donnés pour nourriture et la paille fournie pour la litière ne seront peut-être pas payés par la vente des animaux gras au prix ordinaire du marché; mais il n'est pas juste non plus de les calculer ainsi. Pour vendre le foin et la paille, il faut les peser ou les botteler, le foin est même quelquefois pressé et transporté au domicile de l'acheteur. Or tous ces frais augmentent beaucoup le prix de ventes, tandis que lorsque les produits sont fournis aux animaux ils en sont complètement exemptés.

Les dépenses pour frais de bottelage, ou de pressage ainsi que ceux de transport ne peuvent être calculées à moins de \$2.00 du cent, de sorte que si le prix du marché pour le foin est de \$7.00 à \$8.00, le cultivateur aurait tout autant d'avantage à le faire consommer par ses animaux qu'à le vendre, pourvu que ceux-ci le lui paient \$5.00 à \$6.00.

C'est, d'ailleurs, le prix qu'ils le paient ordinairement et le cultivateur obtient en sus le fumier de ses bêtes à l'engrais dont la valeur est incontestable dans une culture.

Le grand, l'unique moyen de rendre nos terres produc-

tives, c'est le fumier. *Sans engrais, point de culture et sans beaucoup d'engrais point de bonne culture*, ce vieux dicton bien connu de nos lecteurs est vrai dans toutes ses parties. Beaucoup de cultivateurs, nous pourrions dire même le plus grand nombre d'entre eux, ne sont pas assez convaincus de l'urgente nécessité de produire beaucoup de fumier; aussi leurs terres sont-elles excessivement épuisées et leurs cultures d'une pauvreté déplorable.

Il faut beaucoup d'engrais pour obtenir de fortes récoltes. Qui en doute? Personne; mais qui met ce principe en pratique? Ce n'est que le très-petit nombre. Aussi notre agriculture canadienne s'appauvrit de plus en plus et nos campagnes se dépeuplent.

L'engraissement des bêtes à cornes fait sur une assez grande échelle, serait un moyen certain de faire cesser cet état de chose. Prenons-le donc. Ce moyen est bon, d'une adoption facile, à la portée de tout le monde; usons-en donc largement. Le simple bon sens, notre propre intérêt nous y obligent; pourquoi reculer?

Aucun cultivateur n'a le droit de se plaindre de l'improductivité de la terre. Si celle-ci n'est pas aussi fertile qu'elle l'était autrefois, la cause n'en doit être attribuée qu'à la mauvaise culture, qu'à la culture sans engrais; par conséquent prenons le contre-pied de ce système, employons beaucoup d'engrais, la fécondité reviendra, et avec elle l'aisance et la richesse.

Revue de l'année 1872.

Suite.

Passons maintenant à la Prusse, à cette Prusse orgueilleuse, hypocrite et impie qui se croit tout permis parce qu'elle possède la force matérielle. L'année 1872 s'est passée pour elle dans des attaques continuelles contre l'Eglise. Croquant n'avoir rien à craindre ni à l'intérieur ni à l'extérieur et enorgueillie par ses succès contre la France, elle a tourné ses armes contre le Catholicisme et a voulu en faire son humble valet. Bismarck y a mis toute la puissance de son infernal génie de désorganisation.

Attaquée de toutes parts, l'Eglise de Prusse a passé une année de douleurs et de persécutions. D'un côté, elle a eu à déplorer la trahison de bon nombre de ses enfants, et de l'autre elle s'est vue battue en brèche par les empiètements du Césarisme. Jamais persécution n'a été poursuivie avec autant d'habileté, de calme et de persévérance. Le gouvernement prussien, aidé de ses chambres serviles, a passé des lois contre les communautés religieuses, chassé les Jésuites de son territoire, rendu très-précaire la situation des autres ordres, ompiété sur le terrain religieux, s'est arrogé le droit de juger les actes épiscopaux; a traité même des évêques devant ses tribunaux civils pour les forcer à rendre compte de leurs actions. Nos lecteurs se rappellent encore avec quelle indignité fut traité le Saint évêque d'Ermland.

Puis non contenté de ces persécutions directes, elle eût recours à d'autres moyens plus détournés, mais tout aussi sûrs sinon plus, de détruire la foi catholique dans le cœur de ses sujets. Dans toutes les circonstances où les intérêts des catholiques fidèles au Saint-Siège furent attaqués par les schismatiques dits *Vieux catholiques*, les autorités prussiennes donnèrent gain de cause à ces derniers, en dépit de la justice et du bon droit. Elles maintinrent dans leurs cures des prêtres excommuniés; et quelquefois mêmes étendirent leur juridiction sur des populations plus nombreuses, augmentant ainsi de beaucoup leurs revenus.

Mais les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre

l'Eglise. La persécution ne se fait qu'avec la permission de Dieu, afin de séparer le bon grain du mauvais. Ainsi l'Eglise de Prusse est-elle restée inébranlable en face de ces attaques et de ces injustices. Elle n'est abaissée sous la main de Dieu qui la frappe et a espéré dans des jours meilleurs. La persécution n'est pas encore terminée; mais l'Eglise en sortira triomphante et plus vivace.

La parole sainte et infallible de Pie IX est heureusement venue au secours des catholiques de Prusse et leur a donné plus de force de résistance. Dans un récent catéchisme, il a flagellé les persécuteurs, flétri leurs actes en termes énergiques, proclamé les droits imprescriptibles de l'Eglise et rappelé à Guillaume que les rois et les empereurs relèvent de Dieu tout aussi bien que les simples mortels.

La Prusse a un rôle à remplir; elle est un instrument dans les mains de Dieu qui l'emploie pour châtier les prévaricateurs. Mais quand l'instrument ne sera plus nécessaire, quand son rôle sera terminé, alors Dieu le brisera et la Prusse se repentira d'avoir osé lever un bras sacrilège sur l'Eglise de Jésus-Christ.

Guillaume et Bismarck aveuglés par leurs immenses succès s'en sont attribués tout le mérite. Cette folie leur coûtera cher. Malheur à eux, car ils périront misérablement comme tous les persécuteurs. Sans aller bien loin, l'exemple des deux Napoléons devrait leur ouvrir les yeux. Napoléon I a persécuté l'Eglise, emprisonné son Auguste Chef et il est mort sur le rocher de Ste. Hélène; Napoléon III a voulu marcher sur les traces de son oncle et il vient de rendre l'âme sur la terre d'exil. Terribles enseignements qui devraient faire frémir tous les gouvernements de l'Europe livrés aujourd'hui à l'impiété et à l'immoralité.

En Autriche, la situation ne s'est pas améliorée. La Prusse lui a porté un rude coup dont elle a peine à se relever. Elle aussi a corrompu ses voies; le libéralisme la tue. L'Ecole du malheur ne lui a rien appris.

Tant que l'Autriche a été puissance franchement catholique, dévouée à la Papauté, elle a gardé son rang dans la grande famille humaine. Mais aussitôt que les institutions libérales se sont introduites dans son sein, aussitôt qu'elle a commencé à mettre des entraves au développement des doctrines catholiques, elle a descendu rapidement.

L'empereur François Joseph, entouré de ses libéraux, travaillé pourtant avec ardeur à reconstituer son empire; mais il bâtit sur le sable et les bases de l'édifice social s'éroulent. La réorganisation n'est possible en Autriche qu'à la condition de revenir aux anciennes traditions catholiques qui ont fait la grandeur de cette puissance. Malheureusement aucun signe précurseur n'annonce ce retour si désirable.

Comme dans beaucoup de pays de l'Europe, de désastreuses inondations ont bouleversé quelques-unes des plus fertiles contrées de l'empire. La Hongrie surtout a eu beaucoup à souffrir de ces désastres, et les pertes matérielles y ont été bien grandes.

La Suisse court à grands pas vers sa perte. Elle a osé toucher à l'Arche de l'Eglise; et cherché à la faire servir à ses caprices. Son gouvernement, imbu des doctrines subversives du libéralisme de plus avancé, a cru qu'il pouvait sans danger s'immiscer dans la direction intérieure de l'Eglise et décider la question religieuses.

Ce gouvernement impie a prétendu régler la juridiction d'un évêque, comme si de telles choses eussent été de son ressort. Mais ces empiètements sont venus se briser contre la fermeté et l'unanimité de l'épiscopat Suisse, qui, en corps compacte, a proclamé hautement les droits inaliénables de l'Eglise, et contre la piété et les convictions religieuses des

fidèles fermement attachés à leurs pasteurs. Mgr. Mermillod surtout a tenu haut et ferme le drapeau de l'Eglise. Les autorités suisses ont bien consacré quelques revenus, mais elles n'ont pu atteindre la conscience du peuple et elles sont restées avec la honte d'avoir persécuté sans succès la religion catholique. Tôt ou tard elles rendront un compte terrible de ces actes inqualifiables, et Dieu veuille que ce ne soit pas le commencement de la dissolution complète de la nationalité suisse.

Et toi, pauvre Espagne, jadis si religieuse et si dévouée au Saint-Siège, que n'as-tu pas souffert pendant l'année 1872? Livrée aux factions rivales qui se déchirent, tu as passé l'année dans des souffrances continuelles. C'est, d'ailleurs, ton état normal depuis qu'une clique de libéraux et de sectaires remuants et impies a chassé de ton trône ses souverains naturels et les a remplacés par le digne fils du roi excommunié de l'Italie. Ah! ton orgueil national a reçu là un bien terrible coup.

Tout le long de l'année, les luttes intestines ont bouleversé le pays, et de sanglants combats ont vu tomber les plus nobles cœurs. Les commencements avaient été bien tristes, ce fut d'abord la formidable insurrection carliste, qui un moment fut sur le point de délivrer l'Espagne de son roi d'emprunt, mais qui dû céder devant des forces plus considérables, mieux disciplinées, mieux pourvues d'armes et aidées par la trahison. Ce fut cette dernière surtout qui prépara la destruction des troupes carlistes.

Puis, les révolutionnaires continuèrent pour leur compte, et leurs bandes, apparaissant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, tinrent les populations dans des trances continuelles. Enfin, vers la fin de l'année, les carlistes reprirent l'offensive et 1873 commença bien triste et bien sombre pour l'Espagne.

Dans le même temps, les différents partis qui entourent le roi Amédée, cherchaient sans cesse à se supplanter les uns les autres et plusieurs crises ministérielles en furent la conséquence. Mais, comme aucun de ces changements ne donnaient satisfaction aux aspirations incendiaires des révolutionnaires, ces derniers voulurent marcher plus rapidement vers leur but et ils ne reculèrent pas même devant les tentatives d'assassinat contre le roi d'Espagne, contre ce roi de leur choix dont ils ont voulu se faire un marche-pied et dont ils cherchent à se débarrasser aujourd'hui qu'il leur est inutile.

Au milieu de tous ces bouleversements politiques, l'Eglise espagnole n'a pas été épargnée. Les libéraux sont les mêmes partout, ils ne peuvent souffrir aucun frein et le frein religieux moins encore que tous les autres. D'ailleurs, ces libéraux sont ambitieux, ils n'ont sur les lèvres les grands mots de liberté, de sacrifices, de fraternité, d'égalité que pour arrondir leurs bourses et s'emparer du pouvoir. Or, l'Eglise d'Espagne était une riche proie qu'ils convoitaient depuis longtemps. Aussi, à peine furent-ils les maîtres qu'ils se hâtèrent de la dépouiller de ses biens et de lui enlever ses droits imprescriptibles, en dépit des protestations énergiques de tout l'épiscopat espagnol.

Voilà, comment s'est écoulée pour l'Espagne l'année 1872. Année de troubles, de misères, de tentatives d'assassinat et de persécutions, contre l'Eglise. Là aussi il se prépare de bien tristes catastrophes.

De l'Espagne, passons au Portugal, la transition est naturelle. Nous n'avons que peu de chose à dire sur ce petit coin de l'Europe. Sa situation peut se déterminer en deux mots. A la surface, tranquillité à peu près parfaite, mais désorganisation incessante en dessous. Le Portugal est

travaillé sourdement par les sociétés secrètes et, en particulier par la franc-maçonnerie. Le libéralisme s'est implanté dans toutes ses institutions civiles, et il combat l'Eglise portugaise avec d'autant plus de force qu'il travaille dans l'ombre, et d'autant plus d'acharnement qu'il est sûr de l'impunité.

Le Saint-Père lui-même a cru devoir élever la voix contre cette liberté accordée aux sociétés secrètes en Portugal et a averti le pouvoir des malheurs qu'il se prépare en se laissant aller à cette coupable faiblesse.

La Belgique est peut-être de toutes les contrées de l'Europe celle qui a le moins souffert pendant les douze derniers mois. Elle aussi possède bien sa petite clique remuante et impie de libéraux; ceux-ci ont bien fait de grands efforts pour arriver à la réalisation de leurs projets ambitieux; ils sont bien descendus dans la rue pour organiser l'émeute, leur raison suprême; les journaux qui leur sont dévoués ont bien attaqué le catholicisme avec toute la force que peut donner l'esprit du mal; mais tous leurs efforts sont venus se briser contre la foi inébranlable du peuple soutenu par la sagesse et la prudence de l'Episcopat.

Pie IX, du fond de sa prison, a suivi toutes les péripéties de la lutte et son cœur paternel a été réjoui de l'amour et de la fermeté des fidèles belges, et il les a encouragés dans leur pieux combat.

De nombreux pèlerinages ont été organisés et un peuple immense s'est rendu aux pieds de Marie implorant sa puissante protection pour la patrie, pour Rome et la Papauté. Ces prières ont sans doute été écoutées, et nous leur attribuons en grande partie la tranquillité relative dont la Belgique a joui pendant cette année.

En Angleterre, l'horizon politique, quelque temps chargé des nuages, s'est éclairci. Pendant quelques mois, les difficultés, qui avaient surgi entre cette puissance et les Etats-Unis au sujet des déprédations de l'Alabama et de quelques autres corsaires confédérés, ont menacé d'amener des complications sérieuses. La sagesse des deux peuples les a engagés à en venir à une entente, et la commission arbitrale de Genève a donné dans cette question une décision qui heureusement fut acceptée par les deux partis, quoique le peuple anglais prétendit avoir été sacrifié.

La situation religieuse de ce pays s'est grandement améliorée. Nous nous faisons peut-être illusion, néanmoins, il nous semble que l'Angleterre revient rapidement de ses erreurs et que le catholicisme y fait de grands progrès. Les protestants y forment encore sans doute une immense majorité; mais cette majorité diminue constamment. Toutes les semaines, et, nous pourrions dire, presque tous les jours, de nouvelles conquêtes viennent augmenter le nombre des catholiques. Chose digne de remarque, ce sont les plus beaux génies, les hommes de science, qui reviennent ainsi en foule à la religion de leurs pères.

Pour satisfaire aux besoins religieux des catholiques anglais, la cour romaine a cru devoir créer de nouveaux sièges épiscopaux. Ceci démontre que l'état du Catholicisme en Angleterre devient de plus en plus florissant.

La Russie a été tranquille; mais elle semble de voir poindre de bien épaisses nuages à l'horizon, car pendant toute l'année, elle s'est livrée à de grands préparatifs militaires. Le but avoué de ses préparatifs était la nécessité de faire face à certaines complications survenues en Asie; mais les politiques ont cru y voir une menace pour l'Europe et la diplomatie a demandé des explications.

Tout en faisant ces préparatifs, la Russie n'a pas oublié qu'il existe dans une partie de son territoire un petit peu-

ple catholique qu'elle a juré d'oublier; aussi a-t-elle continué son œuvre d'iniquité avec plus d'animosité que jamais, sa haine invétérée l'a même poussé jusqu'à défendre l'étude du polonais dans les écoles de cette malheureuse province.

De leur côté, les polonais n'espèrent trouver de soulagement à leurs maux que dans les bras tout puissants de Dieu, se sont jetés à ses pieds et ont imploré sa divine miséricorde. Les pèlerinages aux temples dédiés à la Sainte Vierge ont été très-nombreux et un peuple immense s'y est rendu.

Dans les autres contrées de l'Europe, nous ne voyons rien qui soit bien digne de remarques.

L'Amérique a été, en grande partie, exempte des tribulations qui ont travaillé le vieux monde. Les Etats-Unis, absorbés par la commotion et l'industrie, laissent la religion catholique s'étendre sans entraves. Le grand événement de l'année a été la réélection à une immense majorité du général Grant à la présidence de cet immense pays.

Le Canada n'a pas, en non plus trop, à se plaindre de l'année 1872. Nous avons eu, il est vrai des luttes assez vives pour la liberté religieuse, mais ces luttes ont été soutenues bravement et victorieusement par notre presse catholique. En ce moment deux de nos vénérables prélats sont à Rome pour obtenir de la cour papale le règlement final de toutes nos difficultés.

Voilà le bilan de 1872. D'un côté, attaques incessantes par le libéralisme, de l'autre, résistance invincible de l'Eglise; Dieu permettra sans doute que la victoire reste à cette dernière.

A propos de l'instruction agricole

Monsieur le Rédacteur, permettez-moi de mettre sous les yeux de vos lecteurs quelques vieilleries, souvent dites, et que j'ai déjà débitées moi-même, toutes les fois que l'occasion me l'a permis.

Tout le monde est d'accord sur la nécessité pressante d'instruire les populations rurales; et sans le Gouvernement, qui a pris franchement et résolument la chose à cœur, mais qui forcément y mettra du temps, personne ne fait rien, ou à peu près, pour atteindre le but tant désiré et proclamé par tous, le salut de tous.

Il y a plusieurs moyens à employer pour aider à l'instruction agricole rapide de la génération actuelle des cultivateurs, moyens dont le principal est assurément l'action des Sociétés d'agriculture. Les Sociétés d'agriculture ont fait jusqu'ici ce qu'il était possible de faire, leur devoir maintenant est de se tenir à la hauteur du progrès, à l'obtention duquel il ait contribué. Les expositions apprennent quelque chose au cultivateur; mais, les fêtes, les dîners, les discours, les médailles, l'argent donné, ne lui apprennent absolument rien; et ne lui ont jamais rien appris; et cependant, c'est en cela que les discours excéptés, que passent toutes les ressources des Sociétés d'agriculture. Une prime excite parfois trop notre orgueil, sentiment qui tient dans notre pauvre nature une assez large place, pour n'avoir pas besoin d'être développé; l'argent passe assez souvent en dépenses inutiles, et puis, est-il bon, est-il moral de faire toujours de l'argent le couronnement de toutes choses? Ne pouvons-nous donner un but plus élevé au génie du cultivateur? Pourquoi ne pas prononcer le mot, devoir. A ce colon de la bêche et de la charrue, à ce soldat de la vie, mot qui a tant d'empire sur le soldat du sabre, et du canon, sur le soldat de la mort?

Jusqu'ici nous avons récompensé, aujourd'hui, cela seul ne suffit plus, il faut instruire, il faut montrer de suite,

il n'est que temps, à la génération présente des travailleurs des champs, que l'agriculture, le premier, la plus utile, la plus moral de tous les états, n'est pas seulement un métier de manœuvre; mais une vaste science où l'intelligence peut déployer toutes ses magnificences. Les Sociétés d'agriculture le peuvent, car un grand nombre de cultivateurs savent maintenant lire, et tous les enfants le savent ou le sauront bien. Les Sociétés d'agriculture peuvent instruire en employant une partie de l'argent dont ils disposent en acquisitions de livres, distribués aux lauréats de leurs concours; il suffit, pour atteindre le but, de diminuer un peu la valeur des morceaux de métal dont nous parlons tout à l'heure et des distributions d'espèces. Il ne faut pas croire que les cultivateurs n'aient pas le goût de lire. Ils lisent ou se font lire même les misères, les anecdotes de journaux, et il est absurde de supposer qu'un cultivateur qui a eu assez d'intelligence pour lire ou se faire lire un livre traitant de son état ne saurait en tirer profit. Il y a, et de tous les prix et à toutes les hauteurs, d'excellents traités sur l'agriculture en général et sur les diverses branches. Autant que possible, les livres ne devraient pas être distribués au hasard. Au cultivateur dont les terres retiennent l'eau en excès, le livre traitant de l'amélioration organique du sol; à celui qui se livre spécialement à l'élevage du bétail, à son amélioration, un traité sur cette matière, etc. Les Sociétés d'agriculture qui penseront qu'il ne suffit pas d'accroître les ressources matérielles d'un peuple, mais qu'il faut, en même temps, développer sa richesse morale et religieuse, sous peine de voir l'équilibre rompu, et le navire sombrer, ceux-là ajouteront quelques livres d'un autre genre à leur distribution. Enfin, non-seulement toutes les Sociétés d'agriculture devraient être abonnées aux différents journaux agricoles et les tenir à la disposition des cultivateurs, mais, de plus, des abonnements devraient être donnés en prime aux lauréats; tout le monde y gagnerait, y compris la presse agricole qui mérite tant d'être encouragée.

N. DELAGARDE.

Des Ecuries

L'écurie est au cheval ce que la maison est à l'homme. C'est là généralement qu'il passe la plus grande partie de sa vie; il est donc de la plus haute importance que l'écurie soit dans les meilleures conditions possibles de salubrité et de commodité. La liste si nombreuse et si variée des maladies qui affligent nos animaux domestiques est, pour une très-grande part, formée par des affections qu'engendrent les vices d'hygiène et de construction dont sont malheureusement entachées la plupart des habitations destinées aux animaux. Quand on parcourt nos campagnes, on est frappé de l'état déplorable qui préside à l'établissement et à l'entretien des écuries. On serait tenté de croire, dans certaines communes et principalement chez la petite culture, que l'ignorance et la cupidité, basées sur de faux calculs, se sont donné le mot pour faire tout à rebours de ce qu'enseigne à ce sujet le plus vulgaire bon sens.

Avantages d'une bonne écurie. — Cependant le maître a tout à gagner à ce que l'écurie soit dans de bonnes conditions de bâtisses et d'hygiène. Les animaux se portent mieux, la porriture leur profite davantage et il y en a moins de gaspillées; les coups et les blessures entre voisins sont rares, et non impossibles; et l'accès des chevaux est beaucoup plus aisé, ce qui facilite la main-d'œuvre pour l'affouragement, le panage des animaux et le nettoyage des locaux.

Pour qu'une écurie soit parfaite, il faut qu'elle réunisse les conditions suivantes: jour d'une bonne exposition, être établie sur un terrain sec et relativement élevé, être construite en matériaux convenables et de bonne qualité, être suffisamment vaste et éclairée, être disposée à l'intérieur d'après les

regles généralement admises aujourd'hui par les hommes sages, et surtout être bien aérées et ventilées. Ces conditions, qui paraissent assez compliquées au premier abord, sont très-difficiles à remplir, surtout quand on bâtit à neuf; il suffit ordinairement pour cela d'un peu de bonne volonté. Il faut vouloir, sortir de la vieille routine, suivre jusqu'à ce jour au détriment de la santé des animaux, et repousser au loin les préjugés absurdes qui sont encore si chez tant de cultivateurs.

Lorsqu'on est tenu de se servir d'anciens bâtiments, primitivement mal construits et mal disposés, on doit y apporter, dans la mesure entière du possible, les améliorations voulues pour approcher le plus de la perfection. En agissant de la sorte, bien des locaux, aujourd'hui reconnus insalubres, pourraient, après les changements opérés, convenir très-bien, et ne laisser que bien peu à désirer, pour avoir toutes les qualités d'une écurie neuve.

Désinfection des écuries, effet de ventilation, cas de maladie épzootique

Désinfection des écuries.—Quand une écurie a servi d'habitation à des animaux malades, il est toujours prudent de n'y introduire et de n'y loger d'autres chevaux qu'après avoir assaini le local, c'est-à-dire y avoir détruit ou chassé les miasmes et les vapeurs dangereuses qui peuvent encore y séjourner longtemps après, même après plusieurs années. Ce qui n'est que mesure de précaution dans le cas de maladie ordinaire, devient mesure d'impérieuse nécessité lorsque l'affection qui a régné est contagieuse. La désinfection n'est que la mise en pratique des moyens préconisés pour atteindre ce but. On pousse la désinfection plus ou moins loin, suivant :

- Qu'elle ne se propage pas ordinairement à autrui ;
- Qu'elle est simplement épzootique ;
- Qu'elle est peu contagieuse ou soupçonnée telle ;
- Qu'elle est contagieuse sans contraste.

Effet de la ventilation.—Dans le premier cas, une ventilation vigoureuse pendant quelque temps, suivie d'un lavage et d'un nettoyage général à l'eau claire, avec blanchiment des murs à la chaux, arrosage du local et de la mangeoire, et des râteliers avec l'eau un peu chlorurée, suffit amplement. Pour cet arrosage, on mélangera, par exemple, une livre de chlorure de chaux avec 50 à 60 pintes d'eau.

Cas de maladie épzootique.—En cas de maladie épzootique, bien qu'elle ne soit pas contagieuse à proprement parler, il faut toujours la considérer comme telle. Outre les précautions à prendre que nous venons d'indiquer, il est ici encore nécessaire de répandre du chlorure de chaux solide parmi le pavement et de laver les mangeoires, les râteliers, les chaînes d'attache, les licous et autres ustensiles d'écurie avec du chlorure de chaux liquide. — *Sud-Est.*

Rigoles de champs perfectionnées

Dans les temps pluvieux, un des devoirs d'un cultivateur intelligent est de visiter les rigoles de ses champs, afin qu'ils "égouttent", et que l'eau ne couve point dans les sillons.

Or, l'automne dernier, dans un petit voyage que je faisais, je me disais en examinant les rigoles de quelques champs : Voici un travail bien fait, cependant il y a quelque chose à redire.

Je vous fais, cher lecteur, juge de fait : l'eau qui s'écoule ainsi débarrasse le champ d'un excès d'humidité, c'est convenu ; mais cet écoulement n'a-t-il point lieu aux dépens de la fertilité du champ ? Tel était le sujet de mes réflexions.

Evidemment, cette eau qui s'écoule est chargée, outre les parties très-fines de terre qu'elle emporte, d'une partie de la fertilité de nos champs, quelque petite qu'elle soit. Comme par le temps qui court, nous devons ne rien perdre et tirer parti de tout, il serait bon, je crois, de conseiller à nos cultivateurs de creuser de place en place dans leurs rigoles de petits bassins un peu plus profonds, que leur niveau, dans lesquels l'eau se déchargerait d'une partie des sédiments qu'elle emporte, avant d'aller grossir le ravin voisin. C'est là, peut-être, un conseil peu important, mais apprenons à ne rien négliger. — L. S. De Bois.

Deux bons exemples pour les soins à donner aux fumiers

La diette de fourrages ne permettent pas par fois de produire assez de fumier pour les semailles, c'est alors une occasion, plus que jamais, de rappeler aux cultivateurs, les soins qu'ils devraient savoir donner à leurs engrais produits dans les fermes. Parmi les cultivateurs, plus des trois quarts perdent encore le purin, cette substance la plus nutritive pour les plantes. Ils agissent comme ferait un épicié qui mettrait à la pluie son sel et son sucre. Ils sèment des pièces de cinquante centins dans les fossés des chemins.

Que faudrait-il donc faire pour conserver le purin ? Tout simplement comme un fermier de mon voisinage, M. J.-M. Nallet. Cet intelligent cultivateur, aidé de ses domestiques, a creusé quatre fossés à purin, les a établis en bonne marche et dans les meilleures conditions de commodité et de bon marché. Quand l'un des fossés est plein, il le vide avec un tonneau spécial monté sur deux roues, et il répand le précieux liquide sur ses prairies ou sur ses champs. Aussi, il fait voir comme il y a de belles récoltes et du fourrage en abondance. Il semble que l'on devrait imiter son exemple. On voit passer le tonneau plein traîné par deux bœufs ; il répand naturellement une certaine odeur qui monte au nez ; alors on en parle un peu, mais c'est tout. Dans les communes voisines, je vois encore le purin se déverser dans les cours et dans les chemins. Inutile de dire aux cultivateurs qu'ils perdent ainsi le meilleur de leur fumier. "On a toujours fait comme cela, répondent-ils, et on a bien vécu. Pourquoi changer les habitudes transmises par les anciens ?" Hé ! mes braves gens, il faut changer pour faire mieux. Essayez plutôt, et vous verrez. Regardez les cultivateurs qui soignent leurs engrais, ils ont de belles récoltes, de belles bêtes à cornes, ils font leurs affaires, ils achètent du bien, ils s'enrichissent. C'est là une vérité qui saute aux yeux de quiconque se donne la peine d'observer.

Puisque j'en suis sur le chapitre du fumier, il faut que je rappelle ici encore une autre excellente manière d'en tirer un bon parti ; c'est de faire comme un fermier de mes amis, M. François Chapis, qui enterra dans ses champs le fumier de ses étables à mesure qu'il l'en tire. De cette façon, il n'y en a pas une parcelle de perdue. Tout profite aux récoltes, et il est reconnu par tout le voisinage qu'elles sont plus belles dans les champs de M. Chapis qu'ailleurs. Malgré cela, on regarde sans comprendre et sans imiter.

Les deux exemples sont cependant concluants. Je les reproduis pour encourager les cultivateurs à marcher dans la voie tracée soit par M. Nallet, soit par M. Chapis. — MARCEL.

Enseignement agricole mutuel

Voici nos longues soirées d'hiver, époque des rondes de veillées qui rassemblent hommes, femmes et enfants d'un village chez une famille, et cela à tour de rôle. Hé bien, n'existerait-il d'ouvrages d'agriculture ou de journaux agricoles que dans une maison par localité, il suffirait seulement de ne point leur épargner l'honneur de ces rondes ; de les lire, de se les expliquer réciproquement pour faire sans le moindre dérangement une école mutuelle dont les avantages se manifesteraient activement. Combien d'hommes qui n'ont que des contes d'almanach, de jeunes gens qui n'ont sous les yeux que des ouvrages à dévorer sans mesure, ne substituerait-ils point à ces inutilités les feuilles agricoles qui les mettraient en rapport avec leurs travaux de chaque jour ?

Influence des mauvais chemins sur l'hygiène des animaux domestiques qui les fréquentent

Si la bonne nourriture, les habitations salubres, etc., ont de l'influence sur la santé des bestiaux, le bon état des voies de communication peut aussi contribuer à les entretenir dans un état satisfaisant de santé.

Les chemins vicinaux rendent d'immenses services aux exploitations rurales, qui en sont rapprochées ; mais malheureusement il en est qui sont très-éloignées et qui ne sont servies que

par des chemins à elles; ce sont de ceux-ci dont nous allons parler; ils sont situés le plus souvent dans les bas-fonds, couverts par des arbres qui ne permettent pas aux rayons solaires d'y pénétrer. Généralement ces chemins sont dans un très-mauvais état, surtout pendant l'hiver, époque où ils sont presque impraticables; c'est avec la plus grande peine que les animaux, avec de légères charges, peuvent les parcourir; ils s'enfoncent dans la boue jusqu'au ventre; aussi quatre bons chevaux peuvent à peine traîner ce qu'un seul conduirait sans peine sur une bonne route. Ces pauvres bêtes font des efforts puissants pour tirer leur charge des profondes ornières et des fondrières qu'elles rencontrent à chaque pas; elles sont constamment exposées à s'abattre et à se blesser grièvement, ce qui malheureusement arrive souvent. Enfin, quand elles sont parvenues à s'en retirer, ce qui n'a jamais lieu sans qu'elles aient reçu de nombreux coups de fouet, d'aiguillon, même de bâton, ces malheureuses bêtes sont mouillées par la sueur ainsi que par l'eau boueuse de ces cloaques, et il faut pourtant que, dans ce triste état, elles continuent leur route. Il arrive trop souvent que les conducteurs, surtout quand ce ne sont pas les maîtres, s'arrêtent au premier cabaret pour se rafraîchir, et laisser souffrir les chevaux, qui sont dans un aussi triste état; là, ces malheureux compagnons de nos travaux sont exposés à toutes les intempéries, qui peuvent être des causes de maladies graves et souvent mortelles pour eux.

L'état de malpropreté de ces bêtes, nécessiterait, en rentrant à l'écurie, un bon passage pour nettoyer la peau de toutes les saletés qui la recouvrent et en bouchent les pores, puis les couvrir avec une couverture de laine; c'est ce qu'on ne fait pas le plus souvent, et ce qui, cependant, serait très-essentiel; on comprendra sans peine que l'oubli de ces soins peut être la cause de maladies graves.

Non-seulement ces mauvais chemins peuvent nuire à la santé des bêtes de harnais, mais ils sont aussi très-préjudiciables aux vaches qui les parcourent pour se rendre de l'étable aux pâturages; leurs mamelles sont mouillées et couvertes de toutes les immondices qu'on y rencontre, ce qui les irrite et détermine des engorgements, et par suite l'oblitération d'un ou de plusieurs trayons; quelquefois aussi ces trayons sont couverts de gerçures qui rendent la traite très-douloureuse et difficile; le sang qui s'en écoulé gâte le lait. Plusieurs vaches ne sont difficile à traire que parce qu'elles ont enduré des douleurs aux mamelles qui, jointes aux mauvais traitements, en ont fait des bêtes méchantes et même dangereuses. Si ces mauvais chemins sont très-nuisibles à la santé des animaux domestiques qui les parcourent, ils exposent ceux qui les conduisent à de fréquents et graves accidents.

Les voitures, les harnais se pourrissent et se cassent; ils ont une durée moins longue, ce qui est une dépense considérable pour le cultivateur. Ainsi cette voiture qui pourrait durer dix ans, n'en durera que quatre ou cinq; il en est de même des harnais; cet état d'humidité ramollit la corne des pieds, et les fers sont moins solides. Encore un surcroît de dépenses, sans parler des crevasses, des pâturons, etc., etc.

Que les fermiers et les propriétaires réfléchissent aux pertes et aux dangers qui peuvent leur occasionner les mauvais chemins, ils seront bientôt convaincus que leur bon entretien est une des conditions de prospérité rurale; qu'ils consacrent chaque année un certain nombre de journées à la réparation de leurs chemins, et ils n'auront plus besoin de doubler leurs attelages pour les parcourir; les voitures, les harnais et la ferrure auront une plus longue durée; ils économiseront de l'argent et du temps, choses si précieuses en agriculture.

Notre profession nous appelle souvent à constater des accidents, qui ne sont dus qu'aux mauvais chemins. Qu'il nous soit permis d'en citer un cas pour exemple: Il y a quelques mois, un propriétaire vint nous requérir pour aller donner des soins à son cheval de limon, qui *traînait le derrière*, nous disant: En nous rendant chez ce cultivateur, nous passâmes par de si mauvais chemins, que nous soupçonnâmes que la maladie de ce cheval, pouvait, bien n'avoir d'autre cause. A peine notre malade fut-il sorti de l'écurie, que nous constatâmes un commencement de *paraplégie* (paralysie des jambes de derrière). Nous questionnâmes le fils de la maison, qui nous dit que cet

animal avait fait de vigoureux efforts pour tirer la voiture et pour la retenir dans ces mauvais passages. Malgré son traitement énergique et rationnel, le malade succomba; il était âgé de cinq ans, excellent de travail, d'une très-belle et bonne conformation; le propriétaire en avait reçu 650 fr. Nous pensions qu'avec la moitié de cette somme, il aurait pu réparer les chemins qui ont occasionné la mort de ce excellent cheval. C'est là un exemple pris parmi un grand nombre qui, sans être toujours aussi funestes, n'en causent pas moins des pertes considérables aux cultivateurs. Ainsi est-ce avec bonheur que nous voyons l'autorité supérieure de notre département, dont le dévouement à l'agriculture est si bien connu, s'occuper avec sollicitude des chemins communaux.

Les sociétés d'agriculture et les comices ont mis dans leurs programmes, depuis quelque temps, des primes d'encouragement pour les cultivateurs qui améliorent leurs chemins. Malheureusement, ces primes ne sont ni assez fortes ni assez nombreuses; nous faisons des vœux pour qu'elles soient augmentées.

Nous n'avons pas parlé du terrain qu'on pourrait gagner, en réparant les chemins, on ne verrait plus les champs coupés par des voies de voitures; d'autres personnes, plus versées dans la matière, traiteront sans doute cette importante question. Nous nous renfermons dans notre spécialité. En terminant, nous dirons seulement que, si nous avions l'avantage d'être propriétaire, une des conditions de nos baux serait le bon entretien des chemins.

M. PAFIN,

Médecin-vétérinaire à Piré.

Nourriture des bêtes bovines avec des feuilles de frêne.

On s'occupe beaucoup en ce moment, en Allemagne, où il existe de grandes plantations et même des forêts considérables de frênes, d'utiliser la feuille de cet arbre pour l'alimentation du gros bétail. Des expériences récentes démontrent que les feuilles de frêne récoltées un peu avant le moment de leur chute naturelle en automne, entassées par couches dans des tonneaux, avec une petite quantité de sel, et fortement comprimées, sont pendant l'hiver un aliment à la fois sain et agréable pour les bêtes bovines, principalement pour les vaches laitières. Il est bon de les offrir d'abord, en mélange avec de la paille hachée, aux animaux qui n'y sont pas habitués; ils ne tardent pas à y prendre goût et à préférer les feuilles de frêne à toute autre nourriture. Dans les endroits où les frênes sont communs, cette ressource fourragère ne doit point être négligée; toutefois, il importe de secouer avec soin les feuilles de frêne avant d'en remplir les tonneaux; et de veiller avec une attention minutieuse à ce qu'il n'y reste pas de cantharides, insectes dangereux, très-communs sur le frêne en automne et pendant la belle saison. Quelques cantharides laissées par inadvertance dans les feuilles de frêne peuvent changer cet aliment en un poison mortel pour les bœufs.

Sud-Est

Petite Chronique

Exposition des Volailles.—Son Excellence le Gouverneur Général a ouvert le 8 janvier la première exposition de volailles en présence de la comtesse Dufferin, de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, de Lady Belleau, de Son Honneur le Maire de Québec et d'un grand nombre de personnages les plus distingués de la ville.

A l'arrivée de Lord Dufferin au Drill Shed, Grande Allée où s'est tenue cette exposition, Sir Narcisse Belleau adressa en français un discours de circonstance à Lord et Lady Dufferin.

Lord Dufferin y a répondu longuement en français et en anglais.

Cette exposition a été un succès complet. La quantité et la qualité de volailles dépassaient ce à quoi on pouvait raisonnablement s'attendre, et le comité d'administration a eu raison d'être fier du résultat de ses travaux.

Société d'Agriculture du Comté de Beauce.—A une assemblée générale des membres de la Société d'Agriculture du comté de Beauce, tenue le 30 décembre dernier, les messieurs suivants ont été élus officiers, et directeurs pour l'année 1873, savoir: Président, G. B. Laffeur, éor. M. D.; Vice-président, Michael Cahill, éor.; Secrétaire-trésorier, Z. Vézina, éor.—Directeurs: MM. André Lacroix, George Lessard, Cyrille Vallée, Vital Poirrier, Joseph Fortin, James Ray, Louis Turgeon, Hyppolite Bontin, Léger Pepin, Romain Dallaire, Louis Paradis et Thomas Lessard; Auditeurs, G. Q. Taschereau et P. Belanger, éors.

RECETTES

L'odeur de la transpiration est, souvent très-désagréable, surtout chez les gens de travail.
On donne indique le procédé suivant, comme très-propre à faire disparaître cette odeur.
On se procure chez un pharmacien de l'esprit d'ammoniaque aromatisé, dans un flacon bouché à l'émeri, et on en mêle dans la proportion de deux cuillerées à café à l'eau dont on se sert pour se laver le visage, les bras et les mains.
Ce lavage rafraîchit la peau et l'odeur désagréable disparaît entièrement.

Conservation des fromages

Les fromages gras et demi-gras doivent être renfermés dans un endroit frais et peu éclairé, pour que les mouches et autres insectes n'y pénètrent point. Les fromages maigres durs et demi-durs, au contraire, doivent être conservés dans un magasin spécial, bien aéré, où règne une température modérée.

Si l'on aperçoit que les fromages gras ou demi-gras commencent à se gâter, on pratique au milieu du trou dans lequel on introduit de la craie pulvérisée et bien séchée, absorbe l'humidité, cause de la fermentation putride; on arrête ainsi leur décomposition. Pourtant, il faudra se hâter de les livrer immédiatement à la consommation.

Pour garantir les fromages du contact des mouches et éviter les ravages des vers, les os de boucherie calcinés au feu et réduits en poudre sont d'un effet certain. Les fromages sont saupoudrés de cette poudre calcaire inoffensive; il vaut mieux y plonger entièrement les fromages, placés dans une caisse de bois sans couvercle: les mouches ne pourraient les atteindre et y déposer leurs œufs qui engendrent les vers. Le poussier de charbon de bois est aussi un excellent préservatif pour la conservation des fromages. Mais comme l'action desséchante du charbon est très-énergique, on fera tremper les fromages ainsi conservés, avant de les manger, dans du vin blanc ou dans du vinaigre blanc, très-affaibli, ce qui en ramollit la pâte et lui communique une meilleure saveur. Les vieux fromages dont la croûte est dure, bien qu'ils n'aient pas été conservés dans la poudre charbonneuse, peuvent aussi être trempés dans le vin blanc, qui les améliore sensiblement. Lorsque les mites apparaissent sur les fromages, on applique sur la partie qu'elles ont envahie de l'huile ou de la cendre de bois de chêne; elles meurent immédiatement.

DEPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, 27 décembre, 1872.

L'ascenseur autorisé sur les envois américains, jusqu'à nouvel ordre, sera de 11 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE,
Commissaire des Douanes.

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.

HOPITAL DU SACRÉ CŒUR DE JESUS

GRANDEŒUVRE DE CHARITÉ

LOTTERIE

Sous le patronage de Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec et de MM. les Membres du Clergé, pour aider à la construction de l'Hôpital du Sacré Cœur de Jésus, à St. Sauveur de Québec.

CONDITIONS

- 1 Lot, 2 bons chevaux pour lesquels il est offert 1000 \$
- 2 Montres d'or, \$60, \$40, etc.
- 1 Cornet à piston, monté en argent
- 2 Chaines, brodées en laine
- 2 Tableaux—Sacré Cœur de Jésus et de Marie
- 1 Service à déjeuner, en argent
- 1 Magnifique Prie Dieu
- En tout 1000 lots dont plusieurs d'une grande valeur
- Une messe, chaque mois, (à perpétuité) pour les bienfaiteurs de l'Œuvre

VENTE DES BILLETS

Chaque billet se vend 30 sous.
Les avantages suivants sont accordés à ceux qui, en prenant un certain nombre, savoir:
1o. 1 billet, pour 12; ce qui fait 13 billets pour \$3
2o. 3 billets pour 24; do. 27 billets pour \$6
Le nom et la résidence de l'acquéreur de billets doivent être écrits lisiblement sur la marge de chaque billet qu'il achète, puis ces billets en sont détachés et lui sont remis; mais les marges restent entre les mains de celui qui les vend, pour être renvoyées au sousigné, pour la fin de mai prochain. De cette manière la perte des billets détachés, une erreur dans la numération ou la falsification des numéros, ne peuvent entraîner aucun inconvénient.

III. TIRAGE DES LOTS

Le tirage des lots, se fera, s'il est possible, dans la course du mois de Juin prochain, par deux prêtres, nommés à cet effet, par Sa Grâce Mgr. l'Archevêque, et en présence des intéressés qui désireront y assister. Et pour cette fin, le lieu, le jour et l'heure du tirage des lots seront annoncés dans les journaux de Québec.

Voici le mode qui sera suivi pour faire ce tirage:
1o. Toutes les marges des billets vendus, portant les noms des acheteurs, seront déposés dans une urne, et dans une autre urne seront jetés tous les numéros des lots qui sont inscrits dans un livre spécial.

2o. On tirera d'abord de l'urne aux marges, le nom d'un acquéreur, et de suite on tirera de l'urne aux lots, le numéro qui le sort lui donnera; et ainsi de suite jusqu'à épuisement des lots; de cette manière, les noms des personnes et les numéros des lots seront également tirés au sort.

3o. Le tirage terminé, on adressera à chaque propriétaire de billet gagnant, une lettre pour l'informer de ce qu'il aura gagné, et il sera mis en possession du lot ou des lots gagnés, en s'adressant au sousigné à l'effet de lui présenter la lettre qui lui aura été adressée.

4o. Tous les lots devront être réclamés dans le cours de l'année. Passé ce temps, les lots, qui n'auront pas été réclamés, seront vendus au profit du dit Hôpital du Sacré Cœur de Jésus.
J. R. L. HAMELIN, Prieur,
Hôpital Général, Québec.
Québec 27 décembre 1872.